

Margie Gillis Times Seven

La Presse, 13 décembre 2003, Danse

Aline Apostolska collaboration spéciale, La Presse

Célébrer les 30 ans de carrière de Margie Gillis, c'est célébrer une virtuose du solo dont les marques de commerce demeurent l'intensité, l'émotion et l'inventivité, jamais démenties au long des décennies et présentées d'un bout à l'autre de la planète. Ce spectacle hommage le prouve encore, avec beauté et envergure.

Margie a choisi sept solos, dont quatre inédits, sept temps de son parcours entre 1978 et 2003. On apprécie ainsi la continuité de ses thèmes de prédilection, les aspirations de l'être confronté aux limites du terrestre, les désirs d'allégement et de sublimation de l'âme, toutes ces énergies motrices et contradictoires dont témoigne le corps, instrument de bonheurs, mais aussi de chagrins lorsqu'il est prisonnier des carcans du possible. Ces limites incontournables de la condition humaine, nous les connaissons tous. Si la danse de Margie Gillis nous rejoint au plus intime de nous-mêmes, à travers l'identification que permet le solo, c'est qu'elle sait nous les restituer. Avec une sérénité nouvelle, un radieux sourire, omniprésents dans ces nouvelles créations, elle incarne pour nous une voie d'apaisement, de maturité presque tranquille.

Si un même esprit les unit, les sept pièces sont très différentes sur le plan chorégraphique, scénographique et musical. De Blue, solo noir et blanc avec chaise, datant de 1998, qui ouvre la soirée, de l'ample et aérien Viridian, créé en 2003 par Irene Dowd, sur un clavecin de Bach, à l'univers épuré, mystique de Elimination, qui évoque la guérison grâce aux résonances entre chair et cosmos chères à la tradition orientale, sur un fond de percussions métalliques, on reste étonné, transporté à chaque fois dans un univers spécifique.

Deux autres inédits poursuivent la soirée: A Complex Simplicity of Love, solo rapide, enlevé, véritable moment de féminité inspirée et sacrée, magnifiée par la musique de Handel, suivi de Breathing in Bird Bone, évocation humoristique du besoin de quitter le sol, de s'envoler. Et puis, applaudi dès que Margie apparaît un peu mal fagotée dans sa robe à fleurs, le sublime, déchirant Waltzing Matilda, sur la chanson de Tom Waits, un solo de répertoire créé en 1978 où Gillis est toujours aussi intense, vive, expressive pour incarner le chagrin de la fille au pied bot qui voulait valser.

Et enfin, What the Wind Whispers, un final éblouissant, d'une chaude sensualité, où la voix de Jessye Norman vibre sur un violoncelle de Brahms. Dans une robe décolletée rouge sang, sculpturale, majestueuse et magnétique, Gillis fait flotter sa longue chevelure de feu, tel un étendard pour l'éternité.

Margie Gillis a toujours le «corps pensant», selon sa propre formule, peut-être même plus que jamais. Dans ce programme qui témoigne de la diversité des claviers sur lesquels elle sait jouer, elle démontre sa magistrale capacité à incarner et partager les états de l'âme humaine, multiple et vibrante, poignante et sensible. Comme elle.